

AVANT-PROPOS

Soixante-dix ans après sa création le 14 mai 1948, Israël reste un mystère aux yeux du monde. Mystère dans la haine que ce pays inspire toujours, comme dans sa réussite qui fascine amis et ennemis. Mystère de l'extrême modernité et de la libération intégrale des mœurs, mariées aux formes religieuses les plus traditionnelles. Mystère d'un développement technologique et de performances scientifiques sans commune mesure avec la taille du pays. Mystère d'une société contrainte de vivre en guerre depuis quatre générations mais qui figure, selon les dernières études, parmi les plus optimistes du monde.

Comprendre Israël? C'est la question que se posent sans cesse les Israéliens eux-mêmes, avec un foisonnement culturel qui a produit une littérature exubérante, dans une langue ressuscitée depuis à peine plus d'un siècle et des centaines de films maintes fois primés.

Hélas, l'inverse est vrai. Refuser de comprendre Israël est la norme aujourd'hui.

Orly Castel-Bloom est la romancière israélienne la plus proche de la jeunesse de son pays, celle qui permet de le saisir autrement qu'à travers le rêve ou le cauchemar. La cinquantaine, un fils à l'armée et des nuits blanches à se demander s'il n'a pas été envoyé dans un coin où l'on se fait tuer, à Hébron ou à Gaza. Elle doit son prénom, Orly, très répandu chez les quinquagénaires, à une rumeur des années 1960 sur le bon accueil réservé aux ressortissants israéliens dans l'aéroport français. Ce temps est révolu.

En 2018, Israël n'est pas aimé. C'est à l'aune de la réprobation européenne et de la campagne de boycott international – le Boycott Désinvestissement et Sanctions (BDS) – qu'il faut comprendre l'euphorie du pays après les déclarations de Donald Trump sur Jérusalem, capitale d'Israël, où s'installe l'ambassade américaine. Un boycott inepte car il vise à sanctionner un pays dont le rayonnement intellectuel et scientifique est considérable et utile à toute la planète, de la désalinisation de l'eau de mer aux dernières découvertes médicales sur la destruction des cellules cancéreuses ou la capacité de rendre une partie de leur vision aux aveugles. Mais Israël est isolé comme dans *Parcelles humaines*¹, l'un des romans les plus hallucinés et les plus justes d'Orly Castel-Bloom : la neige y tombe sans cesse, coupant l'État hébreu du reste du monde.

Cette relégation se produit au nom d'une posture morale problématique : le soutien inconditionnel à une cause palestinienne qui mérite que justice soit

1. Actes Sud, 2004.

rendue, mais qui serait moins compromise si elle avait des alliés moins désastreux. Ceux-là taisent la tyrannie religieuse du Hamas, les exactions de l'Autorité palestinienne et sa ligne de crédit ouverte aux familles des assassins de citoyens israéliens. La Palestine, en réalité, a cessé d'être une cause pour devenir un alibi. Cette propagande permet la diffusion, sur le sol européen, d'un antisémitisme arabe qu'il ne fait pas bon dénoncer, les historiens et les journalistes qui en analysent les sources se retrouvant régulièrement devant les tribunaux¹.

Sur ces bases viciées prospère l'incompréhension autour d'Israël. Le paysage médiatique est, de ce point de vue, fascinant. Tout ce qui relève de la sphère israélienne, absolument tout, est considéré comme négatif. Journaliste moi-même, auteur de reportages et d'ouvrages sur les fractures de la société israélienne comme sur sa formidable résilience, j'ai assisté à cette dérive spectaculaire qui transcendait les options politiques des observateurs. À droite comme à gauche, domine la vision d'une Palestine angélique, martyrisée par un État hébreu quasi diabolique et bourreau. Les multiples assassinats de civils israéliens, de la Cisjordanie au Néguev, les tirs de missiles du Hamas au sud, les menaces grandissantes aux frontières nord, conséquence de la désintégration de la Syrie et de l'installation de bases iraniennes à

1. Le procès intenté à l'historien Georges Bensoussan est significatif. J'y ai consacré plusieurs articles. Lire à ce sujet l'ouvrage collectif *Autopsie d'un déni d'antisémitisme. Autour du procès fait à Georges Bensoussan*, L'Artilleur, 2017.

quelques kilomètres de l'État hébreu, ne sont pas pris en compte. La riposte d'Israël à une agression est perçue comme une agression.

Comme si ce pays n'était pas en guerre, malgré lui, depuis sept décennies – en réalité, depuis bien plus longtemps : les pionniers sans armes de la fin du XIX^e siècle étaient déjà pris pour cibles par les attaques bédouines. Comme si les Israéliens désiraient la guerre par appétit de la violence et vertige nihiliste ! L'Histoire est passée sous silence, ce qui conduit à sa réécriture. Que les pays arabes aient refusé le plan de partage en deux États, l'un juif, l'autre arabe – on ne parlait pas encore de Palestiniens – adopté le 29 novembre 1947 par l'Assemblée générale des Nations unies ; qu'ils se soient lancés, avec les cinq armées de la Ligue arabe (Égypte, Irak, Liban, Syrie, Transjordanie), dans un assaut contre la nouvelle et minuscule souveraineté juive, jugée intolérable, ces faits se sont effacés de la conscience contemporaine.

Israël, soixante-dix ans après sa création – sa «recréation», selon les termes de David Ben Gourion, d'une patrie historique rasée par Rome en l'an 70 de notre ère, mais que les Juifs n'oublièrent jamais –, fait donc face au déni. Sa réalité est déformée afin de correspondre au dogme médiatique en vigueur. Les opposants politiques, les intellectuels contestataires prennent-ils la parole, descendent-ils dans la rue, comme cela se produit dans toute démocratie ? Immédiatement, leurs positions sont interprétées en Europe, et spécialement en France, comme devant servir à une remise en cause intégrale du sionisme,

un mot jugé si obscène que s'en réclamer équivaut à se faire traiter de fasciste ou de nazi. Les députés israéliens de gauche, du centre voire de la droite traditionnelle ennemie des extrémistes – à laquelle appartient aussi le président israélien lui-même, Reuven Rivlin –, les artistes et les écrivains pacifistes comme Amos Oz et David Grossman sont pourtant des patriotes qui ont combattu, voire perdu un enfant pour défendre leur pays.

Une infime minorité s'oppose au sionisme qui a fait d'Israël une réalité et transformé la condition juive. Cependant, ces quelques centaines d'individus sont considérés comme seuls détenteurs de la vérité, autrement dit du mensonge qu'incarnerait Israël. Le pseudo-historien Shlomo Sand peut sans complexe percevoir son salaire de l'université de Tel Aviv et être fêté à Paris pour de laborieux et venimeux pensums où il affirme que le peuple juif est une fiction, et son propre pays une imposture. Un autre intellectuel que l'on avait connu mieux inspiré, Zeev Sternhell, peut sans vergogne qualifier Israël d'État «prénazi» dans les colonnes du *Monde*¹ : ces contrevérités font le plus grand bonheur des chantres hypocrites d'un antisionisme devenu la face convenable de l'antisémitisme.

De telles outrances suscitent, en face, des réactions en chaîne. Les positions se sont durcies. L'amertume l'emporte sur la rationalité. Le déni d'Israël entraîne un déni de réflexion du côté de ceux qui aiment sincèrement ce pays sans pour autant s'identifier

1. Zeev Sternhell, «En Israël pousse un racisme proche du nazisme à ses débuts», *Le Monde*, 18 février 2018.

aux choix d'un gouvernement par ailleurs contesté, comme c'est la règle en démocratie. L'État hébreu serait voué à la solitude, aucun accord ne serait jamais négocié avec les Palestiniens, ce serait toujours la guerre, les Israéliens n'auraient plus sur le terrain de partenaire avec qui discuter.

J'ai moi-même été frôlée par cette tentation qu'exacerbent la montée de l'antisémitisme en France, la situation chaotique de l'environnement moyen-oriental, l'incapacité des leaders israéliens et palestiniens à envisager des décisions historiques qui garantiraient une paix à long terme.

Or, ce pessimisme est à l'opposé du tempérament juif et israélien. L'hymne national, qui fut chanté dans le ghetto de Varsovie insurgé avant de résonner sous le drapeau d'Israël, s'intitule «Hatikva»: l'espoir. Il faut absolument s'y tenir. C'est lui qui permet de comprendre la dynamique d'une des nations les plus petites, les plus fragiles et les plus fortes au monde. «La question Israël ne peut recevoir de réponses à travers la polémique, écrit le journaliste Ari Shavit dans un essai magnifique qui remonte le fil des générations¹. Si complexe soit-elle, elle ne se laisse pas soumettre aux arguments et aux contre-arguments. Le seul moyen de se colleter avec elle, c'est de raconter l'histoire d'Israël.» C'est ce que j'ai tenté de faire dans un précédent récit qui explorait les paradoxes d'un peuple et d'une nation². Ce livre en est le prolongement. En hébreu, où les chiffres sont aussi des

1. *Ma terre promise*, Jean-Claude Lattès, 2015.

2. Martine Gozlan, *Israël contre Israël*, L'Archipel, 2012.

AVANT-PROPOS

lettres, le nombre 70 – celui de l’anniversaire 2018 – prend un sens particulier : il a la valeur numérique du mot *Sod*, «secret». À rebours des idées reçues, mais sans verser dans un aveuglement qui serait en contradiction avec l’effervescence critique constamment à l’œuvre dans l’État hébreu depuis ses origines, ces pages vous emmènent sur la route des sept clés d’Israël.

1

Une mémoire qui dérange

Les Juifs n'ont jamais oublié. Le «souviens-toi!» – *Zakhor!* – est le socle de leur existence et la raison de leur survie. Israël ne serait pas né il y a soixante-dix ans si des millions de cœurs ne l'avaient pas absorbé, depuis deux millénaires, scandant et modulant ses signes, ses traces, ses collines, ses tentes, ses moissons, ses rivages, les commentant à perte de vue, à travers l'eau et le feu, le sang et le temps. Jusqu'à ce qu'ils redeviennent réalité. Contre tout espoir et au nom de tout espoir. Cette fidélité a permis d'enfanter une nation dont l'hypermnésie dérange. La carte d'Israël est une géographie de la mémoire, même si ce constat irrite les peuples oublieux.

Il y a deux siècles, Chateaubriand se révélait plus perspicace qu'aujourd'hui l'ONU. Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), il écrit: «Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion.

Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute ; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem ; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. [...] Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici.»

Le 7 janvier 1937, David Ben Gourion ne dit pas autre chose lorsqu'il est invité à témoigner devant la commission britannique, présidée par lord William Peel, qui enquête sur les affrontements auxquels on donnera le nom de « grande révolte arabe ». Manifestations de masse, grève générale, embuscades, assassinats sont conduits et revendiqués par toutes les factions arabes pour obtenir la fin de l'immigration juive. Ils déclenchent un cycle de violences intercommunautaires. Les sionistes n'ont pas oublié les pogroms qui s'étaient déroulés entre 1920 et 1929, non seulement à Hébron et à Safed pour les atrocités antijuives les plus connues, mais aussi sur tout le sol de la Palestine mandataire, frappant les kibboutz et le cœur des villes. Exactement comme en 2018, lors des multiples attentats au couteau qui ciblent les Israéliens, hommes, femmes et enfants, de la Cisjordanie à Jérusalem, Tel Aviv ou Beer-Sheva. Cela

aussi, c'est la mémoire, bien que les autres nations semblent l'avoir perdue sur la question israélienne.

Devant la commission Peel, Ben Gourion invoque les sources de cette fidélité tenace. Le chef de l'Agence juive, qui ne porte pourtant pas les juifs orthodoxes dans son cœur – il les appelle «les noirs», en raison de leur habit –, martèle : «C'est la Bible qui est notre mandat. La Bible, écrite par notre peuple, dans notre langue hébraïque, dans ce pays même. Notre droit historique existe depuis qu'il y a un peuple juif, et la déclaration Balfour ou le mandat ne font que reconnaître ce droit et le confirmer. [...] Nous sommes les fils du peuple hébreu, cette terre est l'unique patrie du peuple hébreu, et c'est là l'unique raison pour laquelle nous avons des droits sur cette terre. [...] Nous n'acquérons pas un foyer national pour nous; nous ne conquérons pas de foyer national. Nous recréons notre foyer national¹.»

Ces déclarations, antérieures à l'extermination du judaïsme européen, reflétaient la constance millénaire des Juifs autant que la vitalité de la reconstitution nationale. Il y avait déjà quatre cent mille Juifs en Palestine à la veille de la Seconde Guerre mondiale et un embryon d'État. On imagine la soupape de sécurité qu'aurait pu représenter la terre promise si les Britanniques, piétinant toute humanité, n'avaient pas interdit ses côtes aux immigrants en promulguant, sur pression arabe, le terrible «Livre blanc», dont le souvenir et les responsabilités semblent

1. David Ben Gourion, *Journal 1947-1948. Les secrets de la création de l'État d'Israël*, La Martinière, 2012.

aujourd'hui totalement oubliés. En revanche, il se répand une scandaleuse réécriture des faits : celle d'un État hébreu forgé par la Shoah, greffé artificiellement sur une terre palestinienne (or il n'y eut de conscience palestinienne que tardive, à partir des années 1960), comme si les sionistes avaient débarqué en 1948 de la planète Mars. L'historienne Catherine Nicault remet les pendules à l'heure : « L'État juif est d'abord [...] le produit d'un demi-siècle d'efforts constructifs déployés par le mouvement sioniste, de propagande dans les communautés, d'encouragements à l'*alya*, d'achats de terre et de créations d'implantations industrielles, de la mise sur pied d'institutions sociales et politiques juives diverses¹. » Une ample dynamique que résumait superbement le philosophe Martin Buber dans les années 1930 : « Ramenons notre vie en nos propres mains, comme on remonte le seau d'un puits. Rassemblons-la en nos mains comme on rassemble des grains éparés. Nous devons nous décider, nous devons rétablir en nous un équilibre des forces. »

Une force et une hantise

Après la guerre des Six Jours, un autre philosophe, Gershom Scholem, l'homme qui consacra sa vie à retracer l'histoire et le sens de la mystique juive, rappelle : « Le souvenir fut l'une des forces

1. Catherine Nicault, « La Shoah et la création de l'État d'Israël : où en est l'historiographie ? », in *Les Cahiers de la Shoah*, n° 6, *L'Histoire de la Shoah en question*, Les Belles Lettres, 2002.

les plus puissantes dans la vie des Juifs. À cela est venu s'ajouter le grand élan vers la réédification, la reconstruction de notre pays. Les Juifs ont subi l'indicible, mais en même temps, les dernières générations ont infiniment contribué à développer la culture et la civilisation dans tous les pays. Elles ont fait leur part, et plus encore. Cette participation, à vrai dire, a rarement été portée à notre crédit, voire tourna plus d'une fois à notre désavantage. En Israël, les Juifs ont décidé de mettre leurs forces vives, leurs capacités et leurs espoirs au service d'un avenir commun où nous serions prêts nous-mêmes à assumer, devant Dieu et le reste du monde, la responsabilité de nos faits et gestes, de nos réussites et de notre éventuel échec¹.»

La mémoire est donc une force. Et une hantise. Impossible de comprendre Israël si l'on ne saisit pas l'oscillation perpétuelle entre la fierté et l'angoisse. Le peintre israélien Ivan Schwebel (1932-2011) a décrit cette ambivalence dans deux tableaux saisissants². Dans le premier, un train de déportés file à travers les collines de Jérusalem. Dans le second, le tramway du ghetto de Varsovie débouche place de Sion, au cœur de la ville sainte. On ne pourrait mieux symboliser l'emprise de la destruction sur l'âme du pays. Mais elle s'accompagne d'une extraordinaire résilience. La force morale et intellectuelle déployée par les juifs dans les conditions extrêmes de leur existence en

1. Gershom Scholem, «Discours sur Israël» (1967), in *Le Prix d'Israël*, éditions de l'Éclat, 2003, p. 115.

2. Ces deux tableaux d'Ivan Schwebel sont exposés au Musée du kibboutz Baram.

diaspora – et qui a permis leur survie – se retrouve en Israël. Il s'agit de dominer le malheur qui grouille autour de soi, et en soi, pour le transformer en énergie.

J'ai pris la mesure de cette transmutation à Lohamei Haghetat, le kibboutz fondé par des survivants des ghettos de Varsovie, Lodz, Wilno et autres cercles de l'enfer. L'endroit domine comme une forteresse les vallées de la Basse Galilée. Au loin se profile la frontière libanaise. Et la menace du Hezbollah, le parti d'Allah, directement soutenu et équipé par la République islamique d'Iran. Cette frontière nord ravive la mémoire de plusieurs guerres.

Lorsque éclate le conflit de l'été 2006, c'est le Hezbollah qui déclenche les hostilités en enlevant deux soldats israéliens, Eldad Regev et Ehud Goldwasser. Huit autres sont tués lors d'une opération baptisée «Promesse sincère» par Hassan Nasrallah. Suit une guerre de trente-quatre jours. La seconde avec le pays du Cèdre depuis 1982 et l'opération «Paix en Galilée». Le Liban est durement touché : mille deux cents morts dont huit cents combattants du Hezbollah, selon Tsahal. L'organisation chiite refuse de dévoiler le nombre de ses pertes. Côté israélien, quarante-trois civils et cent dix-sept soldats sont tombés dont le fils de l'écrivain David Grossman, l'une des voix les plus célèbres du camp de la paix. En outre, cinq cent mille habitants du nord d'Israël ont fui leurs foyers placés sous le feu du Hezbollah. Haïfa est bombardée.

Souvenir des guerres de l'État souverain. Souvenir de la guerre exterminatrice faite aux juifs esclaves.

La situation géographique de Lohamei Haguetaot convoque tous les traumatismes. Mais ce qui saisit en arrivant, c'est la lumière. Les femmes et les hommes qui ont posé ici leurs bagages dérisoires avaient traversé une longue nuit. Ils rêvaient d'espace et de clarté. Ces figures de l'insurrection s'appelaient Yitzhak Zuckerman dit «Antek», Zivia Lubetkin, Miriam Novitch, à qui le poète Yitzhak Katznelson, assassiné à Auschwitz, souffla son dernier message : «Après la guerre, vous devrez recueillir toutes les larmes du peuple juif.» Et encore Noémie Yudkovsky, une étudiante en architecture qui jeta ses connaissances dans la construction des bunkers souterrains du ghetto de Varsovie. En réalité, ils étaient très peu. «Combien ? Mais les survivants des ghettos étaient quelques douzaines !», s'exclamait Yitzhak Zuckerman dans sa vieillesse, rappelant à la réalité les jeunes Israéliens qui supposaient naïvement ce bel endroit peuplé d'une vaste communauté.

Ce n'était pas pour eux que les bâtisseurs désiraient cette colline. Mais pour que le nom de leurs camarades assassinés et le sens de leur révolte s'inscrivent sous le soleil d'Israël. Car, au lendemain de la guerre, beaucoup ne savaient plus s'ils avaient encore des désirs. Zuckerman, qui sillonnait la Pologne à la recherche des traces juives, était tombé dans le gouffre du désespoir. «Je me suis écroulé, écrit-il, la Pologne est totalement vide de ses juifs¹.»

1. Archives du kibboutz.